

La structure en de quoi

Florence Lefeuvre

▶ **To cite this version:**

Florence Lefeuvre. La structure en de quoi. Journal of French Language Studies, 2006, 16 (16), pp.51-68. halshs-00138074

HAL Id: halshs-00138074
https://shs.hal.science/halshs-00138074

Submitted on 23 Mar 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

La structure en *de quoi*

Nous nous intéresserons dans cet article à *de quoi* suivi d'un infinitif. Ou bien cette structure "*de quoi* + infinitif" est régie par un verbe :

> *(1a) Si, après l'échec électoral, nous avions continué comme si de rien n'était, il y aurait eu de* ***quoi*** *s'interroger.* (*Le Monde*, mars 2004)
>
> *(2a)* […] *la rumeur a couru qu'il avait dîné avec Philippe de Villiers. Le premier des républicains avec le dernier des chouans ! Il y avait* ***de quoi****, en effet, semer le trouble chez les plus endurcis des chevènementistes.* (*Le Nouvel Observateur*, 21-27 février 2002)

ou bien elle ne l'est pas :

> *(3a) Jamais la France du très haut ne s'est aussi bien portée que sous Jospin.* ***De quoi*** *irriter l'ex-Premier ministre qui, avant de quitter Matignon, avouait qu'il ne regrettait qu'une seule loi : celle portant sur les avantages fiscaux accordés aux stock-options.* (*Le Nouvel Observateur*, 12-18 septembre 2002)

Elle n'a fait l'objet que de très peu d'attention de la part des linguistes[1] alors que c'est une structure qui a connu « une brillante fortune » (Damourette et Pichon, tome 7 : 362). Nous la situerons par rapport aux constructions suivantes qui comprennent un infinitif :

> *(4) Paul a de qui tenir.*
>
> *(5) Paul n'a pas à qui parler.* (ex. tirés de Le Goffic, 1993)
>
> *(6) Il avait à quoi se raccrocher* (ex. tiré de Riegel et al., 1994)

Contrairement à de qui, à qui et à quoi qui s'analysent comme des compléments essentiels indirects[2] de l'infinitif, de quoi de (1a) à (3a) n'assure pas cette fonction. La question, dès lors, est de savoir comment analyser de quoi par rapport à l'infinitif. Les études divergent sur la nature de de et de quoi : de correspond-il à un article partitif ou à une préposition ? Quoi est-il bien subordonnant ? Ainsi, la question est de savoir si de quoi + infinitif forme

---

[1] Pour les developpements récents, voir Goldsmith et Pinkham (1986) et Pierrard (1988 : 206-210). Muller considère les structures telles que (1a) et (2a) comme « des constructions probablement idiomatiques » (1996 : 186) et s'intéresse aux « relatives indépendantes » qui comportent un verbe conjugué à un mode personnel.

[2] Pour cette fonction, cf. Le Goffic 1993.

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

bien une proposition subordonnée et comment analyser de quoi par rapport à l'infinitif. Dans cet article, nous défendrons l'hypothèse selon laquelle il s'agit bien d'une proposition subordonnée, une relative sans antécédent que nous appellerons « intégrative » (Le Goffic 1993), avec une fonction particulière de de quoi par rapport à l'infinitif. Dans un premier temps, nous envisagerons l'hypothèse d'un de partitif. Dans un deuxième temps, nous examinerons l'hypothèse d'un de prépositionnel. Enfin, nous considérerons l'emploi en discours de cette structure.

1. *De* article partitif

Dans des exemples tels que les suivants :

> *(7a) Le budget de l'enseignement supérieur a augmenté en 2003 par rapport à 2002, alors que le nombre d'étudiants a diminué. Il y a donc* ***de quoi*** *être étonné quand certaines universités font part cette année de difficultés qui n'avaient pas été exprimées l'an passé, quand il y avait plus d'étudiants et moins de crédits.* (*Le Nouvel Observateur*, 13-19 mars 2003).
>
> (8a) [Le Soleil] *finira par expulser dans l'espace une grande partie de ses différentes enveloppes atmosphériques, ainsi que les éléments qu'il aura patiemment forgés auparavant et les planètes qui l'accompagnaient…*
>
> *Pas* ***de quoi*** *s'affoler, ce Soleil éteint et ses souvenirs de planètes* […] *fertiliseront désormais d'autres champs galactiques* […]. (*Le Monde de L'Education*, juillet-août 1999).

on pourrait penser, au premier abord, que *de quoi* constitue le complément de *étonné* et le complément essentiel indirect de *s'affoler* : *on est étonné de quelque chose / on s'affole de quelque chose.* En particulier, l'énoncé (8a) peut se paraphraser par le démonstratif *ce* et une relative à l'indicatif en *dont* :

> *(8b)* [Le Soleil] *finira par expulser dans l'espace une grande partie de ses différentes enveloppes atmosphériques, ainsi que les éléments qu'il aura patiemment forgés auparavant et les planètes qui l'accompagnaient…*
>
> ***Ce dont*** *on ne s'affolera pas, ce Soleil éteint et ses souvenirs de planètes* […] *fertiliseront désormais d'autres champs galactiques* […].

De ce point de vue, *de* serait prépositionnel, à l'instar de *de* et de *à* des exemples (4-6).

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

Mais très vite, ce simple test coince, comme on peut le voir dans cette paraphrase de (7a) difficile à obtenir avec *ce dont* :

> *(7b) Le budget de l'enseignement supérieur a augmenté en 2003 par rapport à 2002, alors que le nombre d'étudiants a diminué. ?**Ce dont** on pourrait être étonné quand certaines universités font part cette année de difficultés qui n'avaient pas été exprimées l'an passé, quand il y avait plus d'étudiants et moins de crédits*

En effet très souvent, comme dans les exemples (1a-3a), *de* ne dépend clairement ni de l'infinitif, ni d'un autre mot de cette structure :

> *(1b) *S'interroger de cela*
>
> *(2b) *Semer le trouble de cela*
>
> *(3b) *Irriter l'ex-premier ministre de cela.*

Cette observation a déjà été effectuée dans Pierrard 1988 (208) :

> « syntaxiquement, la préposition n'est plus compatible avec le verbe de la subordonnée ».

En revanche Damourette et Pichon (1911, 1930 : 362, tome 7) rapprochent le fonctionnement de *de* de celui de *dont* :

> « il faut souvent y interpréter le rayon *de* avec la même extension sémantique [...] que pour les tours avec *dont* ».

Nous allons voir au contraire que ce n'est guère possible. La paraphrase de la structure à l'infinitif par une structure à l'indicatif comprenant *dont* est en effet inacceptable pour plusieurs exemples, en (7b) ou bien (3c) :

> *(3c) *Ce dont on irriterait l'ex-Premier ministre*

Quoi, dans le groupe *de quoi*, peut ne pas correspondre non plus à un interrogatif :

> *(1c) *De quoi s'interroge-t-on ?*
>
> *(2c) *De quoi sème-t-on le trouble ?*
>
> *(3d) *De quoi irrite-t-on l'ex-premier ministre ?*

Ces énoncés sont inacceptables parce que *de* n'a pas de lien évident avec un élément de la structure à l'infinitif.

En outre le verbe à l'infinitif peut régir son propre complément en *de* ou un équivalent. C'est ce que l'on voit en (9a) avec le groupe prépositionnel *de l'avenir du réseau* :

> *(9a) Et en Bourse, son action a tant souffert — 90 % de baisse en quelques minutes ! — que sa cotation est suspendue sine die. **De quoi** douter, si une telle situation se prolonge, de l'avenir du réseau* (*Le Nouvel Observateur*, 9-15 janvier 2003)

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

Cet exemple met en évidence le peu de lien syntaxique existant entre *de* et un autre élément de la structure à l'infinitif : la présence de *de* ne s'explique pas par l'infinitif ni par un autre mot de cette construction.

Du coup, on peut se demander si cette absence d'un lien syntaxique évident ne se retrouverait pas dans tous les énoncés et si le *de quoi* des exemples (7a) et (8a) est bien le complément de *étonné* et le complément essentiel indirect de *s'affoler*. On peut en effet ajouter sans problème un complément essentiel indirect à (8a) :

(8c) Pas de quoi s'en affoler

ce qui montre que *de quoi* n'assume pas cette fonction par rapport à *s'affoler*. En ce qui concerne (7a), *en* ne saurait y être inséré :

*(7c) Le budget de l'enseignement supérieur a augmenté en 2003 par rapport à 2002, alors que le nombre d'étudiants a diminué. *Il y a donc* ***de quoi en*** *être étonné quand certaines universités font part cette année de difficultés qui n'avaient pas été exprimées l'an passé, quand il y avait plus d'étudiants et moins de crédits.*

parce que *en* renvoie à la phrase précédente alors que l'objet de l'étonnement est explicité dans la subordonnée en *quand*.

En outre, on peut s'interroger sur la nature de *de* : ne constituerait-il pas un déterminant plutôt qu'une préposition ?

Ce qui frappe dans tous ces exemples, c'est la valeur partitive qui s'en dégage. Est-ce que ce *de* correspondrait au *de* partitif ? Il permettrait de prélever une partie de ce *quoi*. Un exemple tel que (1a) pourrait se comprendre de la façon suivante :

De tous les éléments auxquels renvoie le mot *quoi*, il y en a sur lesquels on pourrait s'interroger.

Comme tous les mots en *qu-*, *quoi* correspond en effet à une variable : il renvoie à une occurrence non fixée d'un ensemble, et il parcourt ainsi l'ensemble en question. *De* pourrait opérer un prélèvement sur l'ensemble auquel renvoie *quoi*. Les verbes régissant la structure en de quoi sont majoritairement *il y a*, *avoir*, ou sont proches de ce sémantisme :

(10) On sait que Ravel, celui du « Boléro », conducteur de camion sur tous les fronts de l'Est, trouva de quoi se laver la tête de toute cette boue. (*Le Nouvel Observateur*, 18-24 juillet 2002)

ici dans un sens concret, lié au sémantisme de l'argent :

(11) Chirurgiens de la misère, ils gagnent tout juste de quoi s'en extraire. (*Le Nouvel Observateur*, 8-14 janvier 2004)

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

Ces verbes acceptent des compléments avec un partitif qui opère également un prélèvement :

(12) Il y a du pain

(13) Il trouva du pain

(14) Il gagne du temps.

On peut remarquer que parallèlement, il existe un paradigme avec *de* et des pronoms :

(15) Il y a de tout ici.

(16) Il y a de ça.

Comment catégoriser le *de* qui précède *quoi* ? Englebert 1992 (136) dresse un parallèle similaire entre *quoi* dans l'exemple suivant :

(17) Se je me plains, dame, j'ai bien de quoi (ex. tiré de Englebert 1992 : 128)

et les pronoms *ça* et *tout*, ce qui l'amène à classer ce *de* parmi les partitifs comparatifs (1992 : 120), pour lesquels a été avancée l'appellation d' « article » (*Ibidem*, p. 122). Remarquons que, dans l'énoncé (17), *de quoi* n'est pas suivi de l'infinitif, ce qui peut orienter l'analyse. D'autres auteurs parlent de partitif, en précisant parfois qu'il s'agit d'un article ou d'un morphème s'étant éloigné de son statut prépositionnel. Wilmet, constatant l'existence d'énoncés tel que (1a), évoque « l'article *de* » (2003 : 157). Goldsmith et Pinkham proposent d'appeler cette structure « la construction partitive » (1986 : 274). *De* serait la « pseudo-préposition [...] qui joue un rôle important au sein du N français » (275). Les auteurs opposent cette structure à la « construction relative libre » (273) telle que (4) :

(4) Paul a de qui tenir.

En revanche, ils trouvent comparables des énoncés tels que « Elle a de quoi manger », « Elle a de quoi écrire », « J'ai de quoi lire », à des compositions telles que « Elle n'a pas [e] de livres à lire » (274) même si « le rôle sémantique de l'infinitif n'[est] pas exactement le même dans les deux cas ». Pierrard note, pour ce type de structure, la proximité de *de* avec un partitif (1988 : 208) et préfère parler pour ce *de* d'un « morphème » (1988 : 208); pour lui, la valeur prépositionnelle de ce *de* est très atténuée :

> « la valeur sémantique de la préposition devient tellement mince que sa fonction prépositionnelle est quasiment réduite à zéro » (Pierrard, 1988 : 208)

Parallèlement, la valeur subordonnante de *quoi* s'effacerait :

> « la valeur conjonctive de *quoi* est constamment menacée de résorption » (*Ibidem*)

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

Donc, ce *de*, quelles que soient les analyses, s'éloignerait d'un statut prépositionnel et pourrait même, selon certains auteurs, s'analyser comme un article.

Pour voir s'il est possible d'effectuer un tel rapprochement, il faut savoir comment *de quoi* s'articule à l'infinitif. Forme-t-il un complément comparable à *de livres* dans :

(18) Elle n'a pas[e] de livres à lire (ex. tiré de Goldmith et Pinkham : 274).

ou à *des raisons* ou *matière* dans :

(1d) Il n'y a pas de raisons de s'interroger.

(1e) Il y a matière à s'interroger

avec, en (1e), un article zéro ? C'est ce que suggèrent Goldsmith et Pinkham en rapprochant une structure telle que (1a) de leur exemple (18). A cet effet, il est intéressant de faire un détour par le français du Québec qui utilise *de quoi* comme complément d'un verbe (cf. Larrivée 1995) :

(19a) je dis que c'est malheureux que les actes de violence aient fait dévier l'attention sur quelques manifestants agressifs plutôt que sur ceux qui avaient vraiment ***de quoi*** *à dire, ceux qui ont une expertise pour dénoncer la mondialisation des marchés*

(20a) On est allé au magasin pour acheter ***de quoi*** *à manger et en revenant, un calice de chevreuil s'est braqué devant le char et je l'ai frappé*. (ex. donnés par A. Beaulieu-Masson)

Ces structures rappellent bien sûr des exemples tels que (1a) mais elles en diffèrent parce que *de quoi* est suivi de la préposition *à*, contrairement à nos exemples. Larrivée 1995 précise que *de quoi* est le « correspondant québécois de *quelque chose* ». Les énoncés (19a) et (20a) se paraphrasent sans problème à l'aide de *quelque chose* :

(19b) ceux qui avaient vraiment quelque chose à dire

(20b) On est allé au magasin pour acheter quelque chose à manger

Dans ces énoncés, la préposition *à* permet de comprendre que l'infinitif se relie au pronom indéfini.

Pour opérer la même analyse avec *de quoi*, il faudrait une préposition entre *de quoi* et l'infinitif. Or, il est impossible d'ajouter une préposition en "français de France" ; l'énoncé n'est valable que sans préposition :

(20c) On est allé au magasin pour acheter de quoi manger

alors qu'avec un syntagme nominal tel que *de livres, des raisons, matière*, la préposition est indispensable pour introduire l'infinitif. Il est donc difficile de rapprocher ce type d'exemple des énoncés (18), (1d) et (1e).

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

Une autre hypothèse serait de voir dans l'infinitif un groupe qui occuperait une fonction par rapport à *quoi*[3], comme c'est le cas de *neuf* dans :

(21) Quoi de neuf ?

La liaison entre de *neuf* et *quoi* est celle d'un nexus (cf. Lefeuvre à par b) avec une valeur prédicative pour *neuf*. Là encore survient une préposition *de* qui permet de relier la proforme *quoi* et l'adjectif *neuf*. On retombe sur le même problème que nous venons d'évoquer : dans notre structure, aucune préposition ne permet d'articuler l'infinitif à la proforme. Peut-on dire pour autant que la préposition devant l'infinitif n'est peut-être pas nécessaire ? En l'absence d'un autre schéma similaire avec un infinitif, nous ne validerons pas cette hypothèse. On voit mal par quel procédé syntaxique l'infinitif remplirait une fonction par rapport à *de quoi*. Nous laisserons donc de côté cette proposition.

En résumé, nous n'analyserons donc pas *de quoi* comme *de livres* (18), ni comme *des raisons* (1d) ou *matière* (1e); nous ne verrons pas en ce *de* un article. Dans le français québécois, *de* a basculé du côté de l'article partitif. En revanche, dans le français de France, l'hypothèse du *de* article ne permet pas de comprendre à quel mot s'articule l'infinitif.

Cela dit, les formules *Il y a de quoi / avoir de quoi* sans l'expression de l'infinitif sont intéressantes à considérer. On peut supposer que l'infinitif est ellipsé lorsqu'il s'agit de reprendre un verbe du contexte :

> *(22) On pleurait beaucoup en ce temps-là, mais quelquefois il y avait* ***de quoi*** *: ayant confié la petite muette à une voisine qui passait, la jeune femme s'assit près d'Alexis et débonda son coeur* (Chandernagor, *L'Enfant des Lumières*)

Mais parfois aucun infinitif n'est ellipsé, comme on peut le constater avec cet exemple :

> *(23) Finance ou navigation, Breyves méprisait ce qui n'était pas hauturier - il lui fallait de l'air pour ses voiles, de la mer pour ses flottes... Avec l'Inde, il avait* ***de quoi****!* (Chandernagor, *L'Enfant des Lumières*)

Dans ce cas, on peut estimer que cette expression s'est lexicalisée avec le sens de *il a ce qu'il lui faut* ou *il a assez de choses*, ce qui peut donner *il a les moyens*. Pour un exemple tel que (23), *de* pourrait s'analyser comme un article partitif, puisqu'il est difficile de parler d'un infinitif ellipsé (quel infinitif ?).

---

[3] Cette hypothèse nous a été suggérée par un des relecteurs de la revue *Journal of french language studies*.

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

Vu qu'il n'est pas possible d'assimiler syntaxiquement une structure telle que (1a) à une construction telle que (1d), (1e) ou (18), il nous semble difficile de maintenir l'hypothèse d'un *de* article. Réexaminons l'hypothèse d'un *de* prépositionnel.

2. *De* prépositionnel

La deuxième solution consiste à maintenir l'hypothèse d'un *de* prépositionnel et celle d'une proposition subordonnée à l'infinitif, tout en tenant compte des résultats obtenus dans notre première section : ce *de* n'est pas le signe d'un lien fort entre *quoi* et un élément de la structure en *de quoi*. Nous avons vu en effet que ce groupe ne correspondait pas à un complément d' adjectif ni à un complément essentiel indirect, même dans des emplois tels que (7a) ou (8a). Le lien apparaît donc comme lâche. Notre hypothèse est de considérer ce groupe comme un circonstant puisque cette fonction peut ne pas instaurer un lien étroit avec le verbe de la proposition. Le *quoi* de *de quoi* peut se comprendre comme un relatif sans antécédent nominal, c'est-à-dire un « intégratif », selon la terminologie de Le Goffic 1993. Il constitue une variable qui sert de pivot (Riegel 1987) à deux prédications[4], l'une avec la structure à l'infinitif et l'autre, avec la matrice. Cet énoncé s'apparente alors aux constructions telles que :

(4) Paul a de qui tenir.

(5) Paul n'a pas à qui parler. (ex. tirés de Le Goffic, 1993 : 267)

(6) Il avait à quoi se raccrocher (ex. tiré de Riegel et al.)

Ces énoncés comprennent une matrice et une subordonnée à l'infinitif (cf. Pierrard, 1988 : 158 ; Le Goffic, 1993 : 267 ; Riegel et al., 1994 : 487 ; Muller, 1996 : 186). Dans chacun de ces exemples, la variable *qui* ou *quoi* est concernée par les deux structures de phrases, la matrice et la subordonnée. En (4) par exemple, *qui* est régime prépositionnel dans la subordonnée. La proposition subordonnée *de qui tenir* assume la fonction de complément essentiel direct par rapport à *a*. Si l'on suit ce qui est proposé dans Moignet 1981 (181) pour les relatives sans antécédent, on peut même avancer que c'est précisément la variable, véritable pivot, qui assure deux fonctions, régime prépositionnel dans la subordonnée et, avec la subordonnée, complément essentiel direct dans la matrice. La première prédication à l'indicatif asserte le fait que Paul "a" quelqu'un, au sens de "est en contact avec", "connaît" ; la

[4] Le mot de « prédication » est employé dans l'optique de Le Goffic 2002 ou de Pierrard 2002 et non dans celle de Furukawa 1996.

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

deuxième prédication, à l'infinitif, s'articule à la première à l'aide de la variable *qui*.

Avec *de quoi*, l'analyse est comparable sauf que *de* ne s'explique pas par l'infinitif mais instaure un lien plus lâche, de type circonstanciel. La première proposition asserte l'existence de quelque chose : "il y a quelque chose" : *quoi* est, avec la subordonnée, le complément essentiel direct de *il y a*[5]; la deuxième pivote autour de *quoi* ; ce quelque chose constitue une circonstance qui explique, par exemple en (24), que l'image de la génération 68 puisse être ternie :

> *(24) Avec les affaires — comme celle de la MNEF — et les compromissions avec le mitterrandisme, l'image de la génération 68 a* ***de quoi*** *être ternie.* (*Le Monde*, 5-6 mars 2000)

Quoi est régime de la préposition *de* et *de quoi* est circonstant. En cela il n'y a pas de changement fondamental par rapport à l'exemple (4).

Plusieurs points restent à expliquer.

i) Premièrement se pose la question suivante : comment se fait-il qu'un sens partitif puisse se dégager malgré tout ?

Rappelons tout d'abord que l'article partitif, en diachronie, remonte à la préposition latine *de* suivie de l'article défini. Il n'est donc pas si éloigné de la préposition *de*. Melis (2003 : 128) signale que « les emplois de *de* comme quantificateur, et singulièrement l'emploi comme article partitif, [sont issus] d'un emploi particulier de la préposition ». Pour Le Goffic (1993 : 171-172), la préposition *de* s'affaiblirait jusqu'à ne plus être une véritable préposition dans son rôle d'article partitif. Dans Kupferman 1979, le *de* partitif, par exemple dans :

> *(25) Je mange de la viande.*

est une préposition et le *du* de :

> *(26) J'ai mangé du gâteau.*

comporte un *de* prépositionnel. Nous savons en outre que *de* prépositionnel correspond à de nombreuses valeurs, comme la possibilité d'extraction, ce qui pourrait donner un effet de sens lié à la partition. Pour Le Goffic 1993, *de* marquerait notamment l'origine avec, entre autres, des valeurs de prélèvement ou de cause. Engleber 1992 met en évidence les nombreuses significations de la préposition *de* et parle même de « préposition partitive » pour des constructions

---

[5] Le Goffic 1993 (148) montre la difficulté à classer ce type de complément mais considère que l'on a une transitivité comparable à celle dans *J'ai N.*

telles que *certains de ces regards*. Ainsi, nous considérerons que, dans notre structure, la préposition *de* peut conduire à un effet de sens proche du partitif.

On pourrait se demander si *de* ne revêtirait pas deux natures différentes[6], selon ce qui est considéré : la matrice ou la subordonnée. Il serait article partitif dans la matrice et préposition dans la subordonnée. Ce serait possible puisque les verbes de la matrice peuvent se construire avec des compléments essentiels directs comportant un partitif. En outre, l'article partitif est un emploi dérivé, d'après certains linguistes, de la préposition *de*. Dans ce cas, il faudrait considérer l'ensemble *de quoi* comme pivot et pas seulement la proforme *quoi*. Un tel groupe peut jouer ce rôle :

(27) J'ai rêvé à quoi tu avais rêvé l'autre nuit

La préposition *à*, en (27), s'analyse par rapport au verbe de la matrice et par rapport à celui de la subordonnée. Si l'on opérait une analyse semblable pour notre structure, d'une part on s'éloignerait davantage d'une phrase telle que (4) où *de* ne s'analyse que par rapport au verbe de la subordonnée et d'autre part on ne serait pas tout à fait dans un schéma tel que (27) puisque notre *de* revêtirait deux natures différentes.

ii) Deuxièmement, comment expliquer cette valeur de circonstant ? Elle est inattendue parce que dans une interrogative, directe ou indirecte, *de quoi* représente toujours un complément essentiel ou un complément de nom ou d'adjectif :

(28a) - Mais alors... ***De quoi*** *vit un gentilhomme ? (Chandernagor,* L'Enfant des lumières*)*

(29a) Je regimbais... dans le fond, j'avais besoin ***de quoi*** *au juste ?*(Boudard, *Mourir d'enfance*)

(30)Voilà ***de quoi*** *il est question*[7]

et jamais celle de circonstant. Il ne peut assurer une fonction de circonstant que s'il intègre une locution prépositionnelle du type *en échange de quoi* :

(31)En échange de quoi t'a-t-il donné ce livre ?

De, dans le cas contraire, instaure toujours un lien étroit entre le *quoi* interrogatif et un mot de la proposition. Sa présence s'explique par rapport à la valence du verbe, ou bien par rapport aux possibilités de construction du nom ou de l'adjectif en question.

---

[6] Suggestion d'un des relecteurs du *Journal of French Langage Studies.*

[7] Cf. le Goffic (1993 : 265) pour *voilà* introducteur d'interrogative indirecte ou percontative.

Ce n'est pas le cas du *de quoi* de notre structure. Comment y expliquer son emploi particulier ? Nous voyons deux raisons à cela. Sans doute est-ce possible parce que *de* peut être considéré comme « passe-partout » et « peut servir de substitut aux autres prépositions » (Kupferman, 1996 : 4). En outre, dans les relatives avec ou sans antécédent, pour la fonction de complément essentiel indirect ou de complément de nom et d'adjectif, *dont* s' impose peu à peu au détriment de *de quoi* :

(32a) les Esséniens ***de quoy*** *parle Pline* (Montaigne, *Essais*)

(32b) les Esséniens ***dont*** *parle Pline.*

(33a) Eh têtebleu ! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez ; et si je vous trouble, c'est ***de quoi*** *je me soucie peu.* (Molière, *La Comtesse d'Escarbagnas*)

(33b) et si je vous trouble, c'est ***ce dont*** *je me soucie peu.*

De quoi a pu développer la fonction de circonstant, dans les emplois possibles pour lui, c'est-à-dire dans une relative sans antécédent ou intégrative comme en (1a).

La lâcheté du lien entre *de quoi* et l'infinitif, dans la structure intégrative, donne l'impression que *de quoi* forme un ensemble qui se rapproche plutôt du verbe de la matrice, généralement en liaison avec *avoir*. Cela permet d'expliquer le sentiment que l'on a deux groupes, l'un formé du verbe principal et de *de quoi*, et l'autre de l'infinitif. Ce sentiment est renforcé par l'existence de l'expression sans infinitif : *avoir de quoi / il y a de quoi*. En fait *avoir / il y a de quoi* permet d'apporter une modalisation sur l'infinitif et se rapproche sémantiquement de structure modalisées, par exemple pour (1a) :

(1f) On aurait pu s'interroger.

ou, pour un énoncé négatif tel que (8a) :

(8d) Il est inutile de s'affoler

(8e) Il ne sert à rien de s'affoler.

L'ensemble *il y a de quoi* pourrait être considéré, d'un point de vue sémantique, comme un « opérateur verbal » (cf. François 1999).

iii) Comment comprendre enfin la structure en *de quoi* non régie par un verbe, illustrée dans (8f) ci-dessous ?

(8f) Pas de quoi s'affoler.

La matrice verbale est alors manquante. Pour autant, il existe bien une matrice mais centrée sur le pronom *quoi* lui-même. Nous pensons que *quoi* dans le groupe *de quoi* cumule deux rôles. C'est un pivot comme dans la structure à matrice verbale (*Il y a de quoi s'affoler*). La différence, c'est que, dans ce cas,

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

c'est la variable *quoi* qui constitue le noyau prédicatif de la matrice. On est proche de phrases averbales, de type existentiel ou attributif (cf. Lefeuvre 1999a), telles que :

(34) Pas un bruit.

(35) Encore une surprise !

Ces énoncés sont tous paraphrasables par *il y a* ou par *c'est*. En (34) et (35), *un bruit* et *une surprise* forment des prédicats nominaux. En (8f), il faut considérer que *quoi* garde toute sa valeur pronominale. Nous analyserons ainsi les exemples en *de quoi* comme des phrases pronominales, basées sur le pronom *quoi*, c'est-à-dire avec, comme prédicat, *quoi*. De même que les phrases averbales à un seul terme explicite, la structure en *de quoi* accepte souvent la présence de la négation, qui fonctionne comme un « marqueur de prédication » chargé d'orienter le terme averbal vers une valeur prédicative (cf. Lefeuvre 1999b).

On peut remarquer d'autres types de quantifications, comme en (36) et (37) avec *juste* et *largement* :

(36) « La tactique de la police est simple : elle arrête les gêneurs en invoquant le trouble à l'ordre public et les colle en prison pour vingt-quatre heures. ***Juste de quoi*** *les décourager » explique Charles King, directeur d'une association de sans-abri, Housing Work* (*Le Nouvel Observateur*, 27 avril-3 mai)

(37) Bob Altman a dormi quatorze heures. ***Largement de quoi*** *récupérer des fatigues du voyage et digérer le décalage horaire.* (*Le Nouvel Observateur*, 14-20 mars 2002)

Ces marqueurs de prédication renforcent l'autonomie de ces énoncés en *de quoi*. Cette structure peut se repérer avec les deux autres modalités énonciatives fondamentales, la modalité injonctive :

(38) Garçon, ***de quoi*** *écrire, pardon !* (Aragon)

et la modalité interrogative :

(39) Le gouvernement disposera, quand ces textes seront votés, d'un véritable arsenal pour lutter contre l'insécurité. Non seulement en moyens financiers [...] mais aussi en hommes : 18 000 emplois créés sur cinq ans dans la police, plus de 10 000 pour la justice. A peu de choses près, sur ce dernier point, ce qu'avait envisagé la gauche si elle était restée au pouvoir.

De quoi *rassurer une population inquiète de la montée de la délinquance, et en particulier de celle des mineurs ?Peut-être. Mais à quel prix ?* (*Le Nouvel Observateur*, 18-24 juillet 2002)

Cela dit, la valeur subordonnante de *quoi* est toujours présente ; elle se perçoit dans sa capacité à être suivi d'un infinitif. Il existe une tension entre son comportement autonome de pronom indéfini, capable de composer le noyau d'une phrase et son comportement de subordonnant introduisant une subordonnée à l'infinitif. Donc *quoi* dans le groupe *de quoi* cumule deux rôles grâce à son fonctionnement de pivot. La différence avec la structure en *de quoi* régie par un verbe, c'est que, dans le cas considéré ici, c'est la variable *quoi* qui constitue le noyau prédicatif de l'assertion. Pierrard observe bien l'indépendance ou l'autonomie de cette structure (1988 : 209-210) mais pour lui elle est le signe de la perte de la valeur subordonnante de *quoi*. Nous pensons au contraire, que cette valeur subordonnante est toujours clairement présente lorsque l'infinitif suit *de quoi*[8]. D'après nous, cela montre que nous avons un groupe pronominal en *qu-* apte à exercer une fonction prédicative, tout comme un syntagme nominal mais aussi, à la différence du syntagme nominal, capable d'introduire une subordonnée.

Voyons à présent à quoi renvoie l'emploi en discours de cette structure.

3. Emploi en discours

De quoi instaure un lien de type circonstanciel par rapport à l'infinitif. Sa valeur sémantique est liée à l'origine, au prélèvement et elle peut s'affiner selon le contexte, correspondre notamment à celle de la cause[9] :

> *(24) Avec les affaires — comme celle de la MNEF — et les compromissions avec le mitterrandisme, l'image de la génération 68 a* ***de quoi*** *être ternie.* (*Le Monde*, 5-6 mars 2000)

Les affaires et les compromissions sont la cause du ternissement de l'image de la génération 68. La préposition *de*, qui a « beaucoup de sens pour une forme légère », « catalyse » du sens dans le discours (Cadiot, 1997 : 34-35). Plus étonnant, la valeur de l'origine ou de la cause se rapproche d'une valeur actancielle lorsque ce qui précède produit ce qui est signalé dans la proposition à l'infinitif. Cette cause devient un agent. La paraphrase avec *ce qui* est alors possible comme pour (3a) :

---

[8] Nous nous opposons donc également à l'analyse de Lefeuvre 2001 où il est question, pour cette structure, de « parataxe ».

[9] Goldsmith et Pinkham sont sensibles également à cette valeur sémantique. Ils évoquent également la valeur d'instrument (1986 : 275).

(3e) Jamais la France du très haut ne s'est aussi bien portée que sous Jospin. ***Ce qui*** *peut irriter l'ex-Premier ministre*

D'un point de vue sémantique, *de quoi* joue un rôle de « contrôleur » (Le Goffic 1993 : 35) de l'infinitif, au sens où ce groupe désigne ce qui accomplit l'action exprimée par l'infinitif : *de quoi* renvoie à la source de l'irritation, mentionnée dans la phrase précédente. Cela dit, généralement, ce contrôleur n'est pas désigné par *de quoi* ; il se situe dans le contexte précédent. Il peut correspondre à un constituant du verbe principal, ici *nous* :

(40) Nos vitrines, nos écrans de télé, nos magazines nous offrent ***de quoi*** *se gorger de haine lorsqu'on ne peut pas satisfaire à la sollicitation.* (Boudard, *Mourir d'enfance*)

Ou bien la portée peut être plus générale. Dans cet exemple :

(9a) Et en Bourse, son action a tant souffert — 90 % de baisse en quelques minutes ! — que sa cotation est suspendue sine die. ***De quoi*** *douter, si une telle situation se prolonge, de l'avenir du réseau* (*Le Nouvel Observateur*, 9-15 janvier 2003)

le contrôleur de l'infinitif englobe le locuteur et le lecteur et équivaut au *on* :

(9b) On peut douter de l'avenir du réseau.

Même lorsque l'infinitif est un verbe transitif direct comme *manger* en (20c) :

(20c) On est allé au magasin pour acheter de quoi manger

la valeur d'origine de *de quoi* persiste :

A partir de cela (viande, fruit, fromage), on peut manger.

Manger est alors construit sans son complément direct en emploi absolu. Cette fois, la valeur d'origine se rapproche sémantiquement de celle que prendrait un complément essentiel direct (*manger cela*).

La valeur en discours du groupe *de quoi* dépend de deux paramètres, de la valeur de *quoi* et de celle de l'infinitif.

En ce qui concerne la valeur de *quoi*, deux cas se présentent, selon que *quoi* anaphorise ou non une structure prédicative de l'énoncé précédent. Commençons par la deuxième de ces possibilités. Surtout en présence d'une matrice verbale, *quoi* garde sa valeur de variable dans ce qu'elle a de plus indéfini ; il renvoie à quelque chose de non encore catégorisé[10] :

[10] Nous nous appuyons ici sur un résultat qui a déjà fait l'objet d'un article : le sémantisme de *quoi* est lié au non classifié ou non catégorisé (Lefeuvre 2005).

(41a) Boeglin a quitté le PS dans les années 70, ne trouvant plus dans le nouveau parti ***de quoi*** *satisfaire son marxisme populaire et sa laïcité sourcilleuse.* (*Le Nouvel Observateur*, 4-10 avril 2002)

Cet énoncé pourrait recevoir la paraphrase suivante :

(41b) Boeglin a quitté le PS dans les années 70, ne trouvant plus dans le nouveau parti ***quoi que ce soit*** *pour satisfaire son marxisme populaire et sa laïcité sourcilleuse.*

Mais cette variable est très sensible à son environnement contextuel. Ce qui n'est pas encore catégorisé peut être rendu explicite par un élément du contexte. C'est le cas de l'exemple (7a) :

(7a) Le budget de l'enseignement supérieur a augmenté en 2003 par rapport à 2002, alors que le nombre d'étudiants a diminué. Il y a donc ***de quoi*** *être étonné quand certaines universités font part cette année de difficultés qui n'avaient pas été exprimées l'an passé, quand il y avait plus d'étudiants et moins de crédits.* (*Le Nouvel Observateur*, 13-19 mars 2003)

où le non catégorisé est explicité par la proposition subordonnée en *quand* : "quand certaines universités font part cette année de difficultés qui n'avaient pas été exprimées l'an passé, quand il y avait plus d'étudiants et moins de crédits." Dans ce nouvel exemple :

(42) Les ministres s'étaient réunis pour mettre la dernière main au projet de constitution européenne avant de le soumettre à l'approbation des chefs d'Etat et de gouvernement. Mais au lendemain d'élections marquées par un fort taux d'abstention et la défaite de nombreux partis au pouvoir, ils ne pouvaient manquer de s'interroger sur la désaffection des citoyens, que la future Constitution a précisément pour ambition d'intéresser aux institutions communautaires.

« Impliquer les peuples »

« Il y a ***de quoi*** *être secoué par ces résultats », a reconnu M. Cowen, qui s'est demandé « comment impliquer davantage les peuples ». (Le Monde,* 16 juin 2004)

c'est le complément d'agent *par ces résultats* qui fait le lien avec ce qui précède et qui précise de quoi il s'agit. *De quoi* présente une cause indéfinie, qui, pour cette raison, peut être précisée par un complément, comme *par ces résulats*, ainsi que par l'infinitif passif *être secoué*. Le sémantisme d'indéfini de *quoi* le

laisse ouvert à toute possibilité qui peut être précisée dans le contexte. Dans l'exemple suivant :

> *(43) Qui se rendait aux Halles, dès le petit jour, pour ramasser dans les détritus* ***de quoi*** *nourrir et ses pauvres et elle-même, et tante Nadia.* (Schreiber, *Un Silence d'environ une demi-heure*)

dans les détritus et l'infinitif *nourrir* présentent le domaine où la variable *quoi* peut s'exercer. *Quoi* ne reprend pas *détritus* mais ce nom permet de restreindre le domaine où s'étend la variable.

Deuxièmement, *quoi* anaphorise, dans le discours (cf. Lefeuvre 2001), une ou plusieurs structures prédicatives de l'énoncé précédent, basées en (44a) sur des verbes conjugués :

> *(44a) [...] il dîne avec son copain Jacques Attali, qui habite en face de la mairie, ou avec Liliane Bettancourt, héritière de l'Oréal. Ses enfants vont à l'école avec ceux de son « ami » Martin Bouygues et son voisin s'appelle Jean Reno.*
>
> ***De quoi*** *remplir des volumes de carnets d'adresses. « Ce n'est pas un habitué des dîners mondaines, mais Neuilly est propice à la naissance de réseaux », reconnaît tout de même un proche, le publicitaire Thierry Saussez.* (*Paris Obs*, 10-16 juin 2004)

Quoi reste un indéfini mais sa valeur est restreinte par les structures prédicatives précédentes. En (44a), les éléments énoncés dans le premier paragraphe expliquent que l'on puisse remplir des volumes de carnets d'adresse. Généralement, avec cette valeur anaphorique prise dans le discours, la structure en *de quoi* + infinitif n'est pas régie par un verbe. C'est pourquoi l'on ne peut pas passer d'une structure à l'autre — avec ou non une matrice verbale — si facilement. Ainsi, il est impossible de supprimer *il y a* en (7a) :

> *(7b) Le budget de l'enseignement supérieur a augmenté en 2003 par rapport à 2002, alors que le nombre d'étudiants a diminué. ?****De quoi*** *être étonné quand certaines universités font part cette année de difficultés qui n'avaient pas été exprimées l'an passé, quand il y avait plus d'étudiants et moins de crédits.*

puisque *quoi* ne renvoie pas ici à ce qui précède. Il est difficile de rajouter *il y a* à (44a) où *quoi* prend une valeur anaphorique :

> *(44b) [...] il dîne avec son copain Jacques Attali, qui habite en face de la mairie, ou avec Liliane Bettancourt, héritière de l'Oréal. Ses enfants vont à l'école avec ceux de son « ami » Martin Bouygues et son voisin s'appelle Jean Reno.*

*? **Il y a de quoi** remplir des volumes de carnets d'adresses. « Ce n'est pas un habitué des dîners mondaines, mais Neuilly est propice à la naissance de réseaux », reconnaît tout de même un proche, le publicitaire Thierry Saussez.*

Un expédient serait de recourir à un autre élément anaphorique comme *là* :

*(44c) **Il y a là de quoi** remplir des volumes de carnets d'adresses.*

Lorsque la structure que nous étudions n'est pas régie par un verbe, elle peut occuper, grâce à sa valeur anaphorique et sa valeur englobante (« de ce qui précède »), des positions stratégiques dans le texte. Elle se trouve souvent en fin de paragraphe ou d'article :

(45) [...] vient de sortir en France, sous le titre Les Crimes de M. Kissinger *(Editions Saint-Simon), un réquisitoire de l'Anglais Chistopher Hitchens contre la politique qu'il a menée au Vietnam, au Cambodge, en Indonésie, au Chili, à Chypre. **De quoi** faire pâlir l'étoile Kissinger.* (*Le Monde*, 30 mai 2001)

Ces énoncés en *de quoi*, réguliers dans le corpus journalistique, offrent des possibilités à l'énonciateur pour donner une armature au texte.

Pour ce qui est de la valeur des infinitifs de la subordonnée en *de quoi*, il se dégage deux caractéristiques qui contribuent à orienter la variable *quoi*, en discours, vers telle ou telle signification.

Tout d'abord, les exemples en *de quoi* relèvent de la réaction émotionnelle ou comportementale, du sentiment suscité chez quelqu'un par ce qui est décrit dans la phrase précédente. Le sémantisme de la surprise est bien représenté :

*(46) Ce redressement a **de quoi surprendre**.* (*Le Monde*, 27 octobre 2003)

*(47) Depuis le début de l'année, les policiers contrôlant l'accès au tunnel ont effectué 55000 interpellations. Mais la plupart d'entre elles ne donnent pas lieu à des poursuites judiciaires. **De quoi désarçonner** certains Sangatois, surpris de voir ces migrants raccompagnés au centre par les forces de l'ordre après avoir tenté en vain de passer en Angleterre.* (*Le Nouvel Observateur*, 27 septembre-3 octobre 2001)

On peut trouver des groupes verbaux de sens négatif :

(48) Des missiles de croisière [...] *sont les outils de ces frappes potentielles, même si des raids précédents contre des camps du réseau Al-Qaida en Afghanistan b'ont pas eu le succès escompté en 1998.*

***De quoi semer le désordre** dans les rangs, à Kaboul et chez les fidèles d'Oussama Ben Laden* (*Le Monde*, 7-8 octobre 2001)

(49) Le premier des républicains de mèche avec le dernier des chouans ! Il y avait ***de quoi****, en effet, semer le trouble chez les plus endurcis des chevènementistes.* (*Le Nouvel Oservateur*, 21-27 février 2002)

de sens positif :

(50) [...] le monde du jeu a déjà dépassé le chiffre d'affaires des salles de cinéma, et il continue à progresser à forte allure (+25% l'an dernier). ***De quoi faire rêver*** *même Bill Gates, qui a beaucoup donné de sa personne pour réussir le lancement de son bébé. (fin de parag)* (*Le Nouvel Observateur*, 14-20 mars 2002)

Dans le contexte qui précède la structure *de quoi* + infinitif, on peut tirer un élément qui conduit à une réaction moins sentimentale que comportementale :

(51) Bob Altman a dormi quatorze heures. ***Largement de quoi récupérer des fatigues du voyage*** *et digérer le décalage horaire.* (*Le Nouvel Observateur*, 14-20 mars 2002)

(52) Boeing parie sur une multiplication des fréquences et donc sur la poursuite de la tendance observée sur les dernières années d'une baisse de la taille moyenne des avions. ***De quoi alimenter*** *encore pour de nombreuses années* ***les chroniques*** *de la guerre du ciel.* (*Le Monde*, 17 juin 2003)

Ensuite, l'infinitif donne à *de quoi* un sens plus concret lié à l'argent ou à l'aisance financière :

(53) Ma mère n'avait pas ***de quoi*** *me faire poursuivre des études, alors comme tous mes petits potes du quartier je me retrouvais dans le merveilleux monde du travail.* (Boudard, *Mourir d'enfance*)

(11) Chirurgiens de la misère, ils gagnent tout juste ***de quoi*** *s'en extraire.* (*Le Nouvel Observateur*, 8-14 janvier 2004)

Ce sens concret peut se comprendre par rapport à l'énoncé précédent. Il peut s'agir d'une aisance autre que financière, comme on le voit en (54) :

(54) En 1998, un million d'armes se sont envolées mystérieusement des réserves albanaises. De quoi équiper des bataillons de braqueurs. (*Le Nouvel Observateur*, *Paris île de France*, 6-12 mars 2003)

(55) En 1998, il [Perse] cède ses six grandes surfaces à Promodès, son ancien franchiseur aujourd'hui absorbé par Carrefour. Une fois réglé l'impôt sur les plus-values, l'affaire lui rapporte 68 millions d'euros ! ***De quoi réaliser*** *ses grands projets bordelais...* (*Le Nouvel Observateur*, 19-25 juin 2003)

En (54), *de quoi* renvoie aux armes, ce qui pourrait se gloser par :

Assez d'armes / assez de matériel pour équiper des bataillons de braqueurs.

Ainsi, l'infinitif peut exprimer une réaction, ou bien faire allusion à un moyen. La valeur de cette structure en *de quoi* s'affine en fonction du contexte.

Conclusion

La structure en de quoi + infinitif peut être analysée comme une proposition subordonnée intégrative (relative sans antécédent) à l'infinitif. Quoi forme un pivot entre les deux propositions, la proposition subordonnée et la proposition principale. Lorsque cette structure n'est pas régie par un verbe, c'est le pronom quoi qui forme le noyau prédicatif. De quoi peut être analysé, dans la subordonnée, comme un circonstant avec la valeur fondamentale de l'origine qui s'affine en fonction du contexte. Quoi est une variable qui peut prendre une valeur grâce au contexte, voire anaphoriser un segment précédent. L'ensemble de la structure connaît ainsi des emplois en discours particuliers, qui dépendent également de l'infinitif utilisé.

6835

Bibliographie

Cadiot, P. (1997). *Les prépositions abstraites en français*. Paris : Colin.

Damourette, J. et Pichon, E. (1911-1930). *Essai de Grammaire de la Langue française*. Paris : Éditions d'Artrey.

Englebert, A. (1992). *Le « petit mot » de*, Genève : Droz.

François, J. (1999). Fonction et portée des opérateurs verbaux de repérage chronologique en français. *La Catégorisation dans les Langues. Faits de langues*, 14 : 257-266.

Furukawa, N. (1996). *Grammaire de la prédication seconde. Forme, sens et contraintes*. Louvain-la-Neuve : Duculot, 1996.

Goldsmith, J. et Pinkham, J. (1986). Sur les phrases du type « Elle a de qui tenir ». *Revue québécoise de linguistique*, 15, 2 : 273-277.

Kleiber, G. (1994). *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve : Duculot.

Kupferman, L. (1996). Un bien grand mot : *de*. De la préposition au mode de quantification. Présentation. *Langue française*, 109 : 3-6.

Larrivée, P. (1995). De *quelque chose* à *de quoi*. In : R. Fournier et H. Wittmann (dir.), *Le Français des Amériques*. Trois-Rivières : Presses universitaires de Trois-Rivières, 119-125.
Léard, J.-M. (1992). *Les gallicismes, Etude syntaxique et sémantique*, Paris—Louvain-la-Neuve : Duculot.
Lefeuvre, F. (1999a). *La phrase averbale en français*. Paris : L'Harmattan.
Lefeuvre, F. (1999b). Les marqueurs de prédication. *Verbum*, 21, 4, 429-438.
Lefeuvre, F. (2001). La Grammaticalisation du pronom indéfini *quoi*. *Travaux linguistiques du Cerlico* : *Grammaticalisation 2*, 14 : 181-202.
Lefeuvre, F. (2005). Le pronom *quoi* renvoie-t-il à de l'inanimé ?, *Le Français moderne*, 2 : 170-183.
Lefeuvre, F. (à paraître a). La question en *quoi*. In C. Rossari (dir.) : *Les Etats de la question*.
Lefeuvre, F. (à paraître b). Les emplois prédicatifs du pronom interrogatif *quoi*, *Indéfinis et prédication*, Corblin et Kupferman eds.
Le Goffic P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
Le Goffic P. (2002). Marqueurs d'interrogation / indéfinition / Subordination : essai de vue d'ensemble, *Verbum*, 24.
Melis L. (2003). *La préposition en français*, Paris : Ophrys.
Moignet G. (1981). *Systématique de la Langue française*, Paris : Klincksieck.
Muller C. (1996). *La subordination en français*, Paris : Colin.
Pierrard, M. (1988). *La relative sans antécédent en français moderne*. Paris : Peeters.
Pierrard, M. (2002). Grammaticalisation et restructuration fonctionnelle : *comme* et la subordination. Dans : D. Lagorgette et P. Larrivée (dir.), *Représentations du sens linguistique*. Lincom Europa, 293-307.
Riegel, M. (1987). *Qui dort dîne* ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques. Dans : M. Riegel et I. Tamba (dir.), *L'implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels*. Paris : Klincksieck, 85-99.
Riegel M., Pellat J.-C. et Rioul R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Paris : PUF.
Wilmet M. (2003). *Grammaire critique du français*, Paris, Bruxelles : Duculot.

Résumé

Dans cet article, nous examinons la structure en *de quoi* + infinitif qui peut être régie par un verbe :

(i) Il y a de quoi s'interroger !

Lefeuvre Florence – Lattice (UMR 8094)- Université Paris 3

ou ne pas l'être :

(ii) Jamais la France du très haut ne s'est aussi bien portée que sous Jospin. ***De quoi*** *irriter l'ex-Premier ministre*

Nous envisageons deux possibilités d'analyse, selon la valeur de *de*. Soit celui-ci est considéré comme un article partitif. Mais alors de quelle façon l'infinitif s'articule-t-il à *de quoi* ? Soit il constitue une préposition. On se rapproche alors d'énoncés tels que :

(iii) Il a de qui tenir

mais ici, *de quoi* prend une fonction inhabituelle, celle de circonstant, alors que dans un exemple tel que (iii), *de qui* remplit la fonction de complément essentiel indirect par rapport à l'infinitif. Dans un dernier temps, nous avons étudié les emplois en discours de cette structure, selon que la proforme *quoi* anaphorise ou non une structure prédicative de l'énoncé précédent et selon les infinitifs utilisés.